

Laval théologique et philosophique



La phénoménologie comme « référentiel » commun des sciences de l'homme

Jean-Dominique Robert

Volume 32, Number 3, 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020545ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020545ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, J.-D. (1976). La phénoménologie comme « référentiel » commun des sciences de l'homme. *Laval théologique et philosophique*, 32(3), 277–282. <https://doi.org/10.7202/1020545ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA PHÉNOMÉNOLOGIE COMME « RÉFÉRENTIEL » COMMUN DES SCIENCES DE L'HOMME

Jean-Dominique ROBERT

LES sciences de l'homme sont *différentes* voies d'approche par des biais *différents*, tous nécessaires et complémentaires, d'une même réalité dont la plénitude déborde chacune d'elles en particulier. Ces voies d'approche sont elles-mêmes à articuler aux différentes *approximations* de type philosophique ; lesquelles n'épuisent jamais la réalité mystérieuse de l'homme dont elles abordent le mystère à des niveaux divers et en fonction de systèmes de concepts *différents*.

De la spécificité interne de chaque discipline qui concerne l'homme, comme de la spécificité intrinsèque qui organise chaque philosophie et l'anthropologie qu'elle implique découle une *limitation interne* de l'idéal du principe d'unité qui dynamise incontestablement l'intelligence au plus profond d'elle-même dans ses différentes activités. En d'autres termes : le principe (et l'idéal) d'unité se « complémentarise » *nécessairement* par un principe interne de limitation du principe en question !

Dans une telle situation, nous pensons que l'on est conduit logiquement à recourir à la phénoménologie dans l'espoir de trouver en elle, de façons d'ailleurs différentes dans le cas des sciences de l'homme et dans celui des anthropologies, un certain *principe d'unité* qui ne soit pas *réducteur* et qui permette d'*organiser* la pluralité de façon cohérente. La phénoménologie devrait donc servir de « référentiel commun », de fondement, en vue d'un dialogue qui pourrait assurer une certaine *convergence*, une certaine *articulation*, une certaine *hiérarchisation*, selon les cas, du « multiple » et du « divers ».

En d'autres termes : la phénoménologie aurait à devenir la pierre de touche à laquelle disciplines de l'homme, tant scientifiques que philosophiques, auraient *sans exception*, à être « sensibles ». Ce, en vue du dialogue et de l'organisation épistémologique dont chacun se rend bien compte aujourd'hui qu'ils s'imposent de toute urgence. Il nous semble, en effet, quant à nous, que la phénoménologie est indispensable : face au *besoin d'unité* et d'articulation qui se fait sentir dans les sciences de l'homme ; face à la *nécessité* de trouver un *statut valable*, *situant* les diverses anthropologies entre elles, sans les relativiser *purement et simplement* ; enfin, devant la *nécessité* de la *complémentarisation* dont tant d'esprits prennent conscience aujourd'hui et qui devrait permettre

un authentique dialogue entre disciplines scientifiques et disciplines philosophiques concernant l'homme, ses « problèmes », ses « mystères ».

Les choses étant telles, il est clair que la phénoménologie dont il peut s'agir alors n'est certainement pas un quelconque *système* phénoménologique de « philosophie transcendante ». Comment pourrait-il, en effet, *comme système lui-même, servir de référence* et de *pierre de touche* à d'autres systèmes ou à des disciplines scientifiques diverses? Comment s'imposerait-il plutôt qu'un autre?

Ce que nous avons donc en vue ici c'est une phénoménologie *comme méthode d'analyse*, dégagée, par la *réduction*, de toute compromission, et s'efforçant de se mouvoir au niveau *eidétique*. Il s'agit donc d'un type de description qui a fait ses preuves, malgré le refus que lui opposent des philosophes et surtout des psychologues « expérimentaux » qui la confondent, bien gratuitement d'ailleurs, avec certains types d'intuition vagues et incontrôlables, ou avec une introspection où le « décentrement » à l'égard de la *subjectivité* n'a pas été opéré¹.

Nous croyons en effet que le développement de la réflexion sur la portée, la valeur ou la nature de la phénoménologie, comme méthode descriptive *eidétique* a, depuis quelques années, accumulé des tentatives et des *résultats* qui permettent une meilleure prise à distance d'authentiques descriptions *eidétiques* à l'égard de *projections idéologiques et ontologiques non conscientes, et donc non contrôlées*, qui encombraient le champ de la phénoménologie².

Il apparaît de plus en plus, par exemple, que les progrès réalisés dans le secteur des analyses du *langage ordinaire* et en *linguistique* permettent certaines et très fécondes articulations de la phénoménologie avec les disciplines en question. Il se réalise donc là une complémentarisation qui permet à la phénoménologie d'apporter aux réflexions et analyses du langage ou de la linguistique, un *fondement*; tandis que ces analyses elles-mêmes apportent un terrain de recherche et un moyen de « décentrement », grâce aux échanges qui peuvent s'opérer alors entre ces analyses et les descriptions de type phénoménologique³.

Ce n'est donc pas en fonction d'un retrait dans sa tour d'ivoire, et comme coupée de l'intelligence scientifique en *acte de recherche et de découverte*, qu'une analyse phénoménologique de type *eidétique* a aujourd'hui à se réaliser. Ce n'est pas d'une *subjectivité artificiellement* réflexive et coupée de toute intentionnalité à l'œuvre dans les actes mêmes de l'agir humain, de type cognitif ou autre, que doit surgir une description de type *eidétique*. L'*eidos*, l'*essence concrète*, si l'on peut dire, sourd de l'activité tournée vers l'objet; cette activité, c'est celle de l'homme total dans la réalisation de ses multiples actes scientifique, artistique, religieux et philosophique; et c'est grâce à l'analyse phénoménologique, en fonction d'un certain retrait préalable

-
1. Voir les excellentes réflexions de Georges Thinès dans : *La problématique de la psychologie* (La Haye, M. Nijhoff, 1968), ainsi que notre article : *Psychologie scientifique et phénoménologie selon G. Thinès*, in *Archives de Philosophie*, 1973, 395-406.
 2. Voir surtout : Stephan STRASSER, *Phénoménologie et sciences de l'homme. Vers un nouvel esprit scientifique* (trad. A. L. Kelkel. Préface de Paul Ricœur), Louvain, Paris, Publications universitaires de Louvain — Éditions Béatrice-Nauwelaerts, 1967; et : Paul RICOEUR : *Le conflit des interprétations. Essai d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969; enfin : l'ouvrage de G. Thinès, cité à la note précédente.
 3. Voir les cours (polycopiés) de P. Ricœur, donnés à Louvain : *Le discours de l'action* (année 1970-1971) et : *Cours sur l'herméneutique* (année 1971-1972).

qu'il faut bien comprendre et qui est la réduction non stérilisante et non paralysante, que la description de l'« eidos » en question peut se réaliser. Rien donc de moins artificiellement réflexif; rien d'une *négation* d'existence, mais une *suspension méthodologique* qui, s'efforçant de ne pas se *commettre* trop vite avec l'ontologique ou se *compromettre* purement et simplement avec l'idéologie, essaie d'abord de voir critiquement ce qui en est, à tel niveau d'activité humaine. On ne se prive donc pas du rapport indispensable à toutes les voies d'approche de l'activité en question. C'est dans le dialogue que la description phénoménologique s'efforce ainsi d'être — car tout jugement d'essence en est un — « interprétation » de l'« essence » de la *réalité humaine* et de ses multiples implications eidétiques.

S'il en est ainsi, il est possible de deviner que la phénoménologie comme méthode, échappe aux accusations de « non-décentrement » évoquées plus haut, puisque nous sommes, avec elle, tellement éloignés d'une introspection qui tenterait de se replier sur l'*intériorité* (comme on disait), sur le « psychique », définitivement coupé de tout ce qui fait l'*intentionnalité nécessaire* de toute activité humaine, en tant que telle. Nous sommes également loin d'une naïve volonté d'intuition de l'*eidos*, dans cette sorte de spontanéité où celui-ci devrait (a-t-on cru souvent au nom d'une phénoménologie *mal comprise*) se révéler *tout seul*. Comme Aristote, à son époque, et comme le disait après lui saint Thomas : la recherche de l'essence est une longue patience et non une « vision facile » dans l'évidence spontanée et non critiquement jugée. Ceux qui se réclament valablement aujourd'hui de la phénoménologie husserlienne, *comme méthode*, ne disent pas autre chose. Ce qui a changé profondément, c'est un sens plus grand de la relativité, du dialogue et du besoin d'*interpréter* l'*eidos*. Dans les deux cas, croire que tout est construit *hors* et *sans* l'intelligence humaine en pleine activité est, si l'on peut dire, le vrai péché originel !

Ce qui précède étant posé, nous croyons que toute équivoque sur la phénoménologie est en principe dissipée. Nous pouvons donc à présent indiquer quelques-unes des raisons de la nécessité de la phénoménologie pour les sciences de l'homme, en tant que « référentiel » *commun*, dans leurs efforts vers la « transdisciplinarité ».

Rappelons tout d'abord qu'il faut, au nom de l'épistémologie scientifique elle-même, s'opposer, *en droit*, à l'impérialisme réducteur, parce qu'il est néfaste à la recherche, pour des raisons qui tiennent à la nature de celle-ci et à celle de la structure de la science, *en tant que telle*. C'est en droit, aussi, qu'est exigé, en conséquence un nécessaire pluralisme scientifique et une nécessaire *complémentarisation* des multiples disciplines. L'épistémologue scientifique doit se rendre parfaitement compte, en effet, qu'aucune science n'épuise la réalité humaine, puisque toutes les sciences ne sont que des « approches » différentes, appelées à devenir convergentes. D'où, aujourd'hui, les appels répétés à l'inter-, pluri-, multi-, trans-, etc.- disciplinarité... ! Or, c'est peut-être à la lumière d'un tel appel que l'on voit s'ouvrir la voie de convergence souhaitée, en fonction d'un *référentiel* qui soit nécessairement situé *en dehors de la pluralité* des sciences.

Qu'un tel référentiel, situé, dans un certain sens, au-delà des différentes disciplines, s'impose ici, semble exprimé par un vocable comme celui de « trans-disciplinarité », car, que peut-il y avoir « en dehors » des sciences, sinon un autre type de « saisie » intellectuelle, situé à un niveau qui n'est plus le niveau proprement

opérateur de la science, mais bien le niveau *critico-réflexif* de la philosophie? Par ailleurs, si ce n'est la philosophie qui est ici en jeu, ce ne pourrait être que des niveaux différents comme celui du champ de la religion et des mythes ou, plus largement encore, celui de l'*idéologique*. Or, il est évident que ce n'est pas là qu'il est possible de découvrir un référentiel « transdisciplinaire »! Par ailleurs, si l'on veut bien distinguer, comme nous l'avons fait, la phénoménologie comme *système philosophique* de la *méthode d'analyse*, le référentiel cherché pourra être l'analyse en question.

D'autre part, on pourrait aussi montrer qu'en fait le scientifique, *quoi qu'il fasse et croie*, est toujours de son époque, de son milieu, et qu'il vit ou meurt, parfois, de l'idéologie concrète qui le conditionne. Or, comme le besoin d'unification exige un référentiel permettant le dépassement de la pluralité des champs et des concepts opérationnels, le danger le plus immédiat, dans cet état de chose, est que le scientifique n'aille, *sans s'en rendre compte lui-même*, chercher ce référentiel dans l'*idéologique* de son temps et de sa société. Puisque la création de la science se fait par la pensée concrète, dans la totalité de ce qu'elle est et à travers l'ensemble de ses conditionnements, la recherche d'un référentiel efficace pour l'ensemble des sciences de l'homme dans leur difficile cheminement entre les écueils d'impérialismes toujours menaçants, risque donc alors de se laisser attirer et dominer par certaines notions générales et communes, qui sont celles que le scientifique porte en lui *comme tout homme d'un temps et d'un lieu déterminés*.

Étant donc obligé de se référer à des éléments communs capables de relier et de faire dialoguer différentes sciences de l'homme, tout scientifique qui, consciemment, ne se réfère pas à des concepts de type philosophique parce qu'il rejette toute philosophie comme non-avenue, sera inconsciemment porté à faire fond sur les idées de « bon sens » ou de « sens commun » de son époque et de son milieu. De telle sorte qu'il en sera influencé, *sans possibilité de contrôle*, jusqu'au sein même de sa recherche créatrice et dans le dialogue qu'il essaie d'ébaucher avec les scientifiques d'autres disciplines que la sienne.

Pour terminer, il nous semble que, *tout bien pesé et au point où nous en sommes de nos réflexions*, on est amené à conclure : mieux vaut un scientifique qui dialogue consciemment et de façon voulue avec une philosophie, qu'un scientifique qui s'y refuse, croyant par là garder sa *neutralité*. Nous savons, en effet, que la neutralité serait alors un leurre : tout refus d'articulation de la recherche scientifique avec un certain type de données philosophiques explicites et contrôlées ne peut donner lieu qu'à des *compromissions inconscientes et naïves* avec l'idéologique du moment et du lieu — ou, encore, avec telle philosophie dont on n'a pas, ou plus, conscience⁴.

Le fait évident de la pluralité des philosophies empêche cependant ici le recours à un système déterminé, pour lui faire jouer le rôle de référentiel commun entre les scientifiques. Il semble donc, à présent, le philosophique et l'idéologique ayant été écartés, que le recours à la phénoménologie doive se révéler comme efficace, *dès là* qu'on l'entend comme méthode, au sens indiqué antérieurement.

4. À cet égard, voir l'excellent petit volume de M. AMBACHER, *La matière dans les sciences et la philosophie*, Paris, Aubier-Montaigne, 1972.

Nous voudrions cependant, pour terminer, répondre à l'objection qui pourrait nous être faite en fonction des dissensions et des discussions existant entre phénoménologues sur la nature, la portée, la valeur, de la méthode d'analyse phénoménologique de type descriptif et eidétique.

Une remarque *préalable* pourrait ici désamorcer déjà, *en partie du moins*, cette objection qui paraît à première vue vraiment très explosive. La discipline la plus stabilisée, la plus avancée, la plus auto-structurée, la mathématique, ne donne-t-elle pas encore lieu à des discussions sur la portée, la valeur, le fondement et l'origine (psychologique ou logique et linguistique) de certaines de ses notions ou de ses instruments les plus assurés, les plus efficaces? La physique, elle aussi, a-t-elle fait son unité, et ses concepts opératoires les plus féconds ne donnent-ils pas lieu à des polémiques qui se prolongent et s'amplifient dans les domaines de l'astro-physique, ou dans la création des « cosmologies » et des « cosmogonies » scientifiques? Personne, cependant, ne vient mettre en doute le bien-fondé de ces recherches qui ne cessent de progresser en se corrigeant, en s'amendant, en s'unifiant, tout en prenant conscience, par ailleurs, des problèmes qui se posent au fur et à mesure que certains se résolvent. A fortiori, pourrait-on dire tout cela de la biologie, de la sociologie et de la psychologie, où le pluralisme des théories et la diversité des méthodes, des modèles, des concepts opératoires, est tellement évident; ce, souvent, sans la moindre coordination.

Il ne faudrait donc pas exiger de la méthode phénoménologique un type d'unité et un idéal illusoire « d'accord spontané » qui ne se réalisent dans aucune discipline scientifique, fût-elle la plus exigeante et, déjà, la plus structurée, la plus unifiée. Une telle remarque, notons-le bien, n'est cependant pas pure réponse *ad hominem*, en fonction des faits. Les partisans de la phénoménologie se fondent ici sur la nature même de la recherche humaine *en tant que telle*, soumise au progrès par et à travers la discussion.

Depuis quelques années d'ailleurs, — on y a déjà fait allusion —, les défenseurs de la méthode incriminée refusent énergiquement la *réduction* qui en est encore trop souvent faite à de vagues *intuitions* ou à l'*introspection*; et ils prétendent qu'elle implique une *herméneutique* et le *dialogue* conscient, explicité avec d'autres disciplines.

Dans cette optique, les analyses de la phénoménologie sont donc menées dans un esprit de concertation et de complémentarisation. Elles permettent, pour finir, la mise à jour de *données humaines authentiques*. Ces dernières sont donc « construites » de façon *herméneutique et dialogale*. Elles impliquent une espèce de « dégageant » rigoureux et calculé à l'égard des particularisations de type scientifique, philosophique, idéologique — d'où qu'elles viennent.

Conclusions: C'est en fonction de ce référentiel unique, dégagé par la méthode d'analyse phénoménologique, dont on a rappelé plus haut la spécificité, que les diverses sciences de l'homme peuvent *essayer* de se complémentariser, après s'être situées chacune à leur place, là où le dialogue est possible parce que, précisément, tout impérialisme réducteur a été volontairement « neutralisé » à l'intérieur de chacune d'elles.

Certes, nous décrivons là, évidemment, un *programme*, un *idéal*. Il suppose le dégagement du « référentiel » qui doit tout commander. Un tel dégagement suppose à son tour, que la méthode phénoménologique soit capable de déceler quelque chose de l'humain *en tant qu'humain*, sans retomber toutefois dans la conception fallacieuse et combien dangereuse d'une « nature humaine » indûment privée de son « historicité » congénitale.

Or, s'il est une chose que l'analyse phénoménologique met, précisément, en lumière, c'est bien cette *historicité*, inscrite au cœur de l'humanité. C'est pourquoi les reproches faits à la phénoménologie portent ici à faux. La « nature humaine » de la phénoménologie est *essentiellement et nécessairement* « située ». Tout en présentant certaines structures transcendantales et universelles, toujours repérables, c'est de façon chaque fois nouvelle que la « nature humaine » les *réalise concrètement*.

Cette précision capitale donnée, nous sommes parfaitement conscient de tous les problèmes psychologiques, noétiques, épistémologiques que pose la nature des activités intellectuelles qui sont en travail dans l'analyse phénoménologique. Il serait déplacé d'en parler ici. La chose exige un traitement spécifique⁵. Quoi qu'il en soit, rappelons ceci : ce ne sont pas les questions de tous genres que suscite l'emploi de l'*induction* ou de *modèles*, en sciences, qui ont jamais empêché le scientifique de s'en servir avec succès, une fois les prudences élémentaires acceptées. N'en exigeons pas plus dans le cas de l'analyse phénoménologique qui, elle aussi, a donné les preuves de sa fécondité. On peut juger l'arbre à ses fruits ; faut-il encore aller les chercher *là où ils sont*. Or, personne ne peut contraindre ceux qui refusent d'y aller, ou qui prétendent les trouver là où, précisément, ils ne sont pas⁶ !

5. Il est bon de se référer aux multiples travaux d'Alphonse De Waelhens, particulièrement averti en la matière. Pour une première approximation du problème de la possibilité d'une analyse phénoménologique, en tant que « description ou interprétation non prévenue » de l'expérience originelle, voir : *Signification de la Phénoménologie*, in *Diogène*, 1954, n° 5, 49-70 ; particulièrement, pp. 63-65.

6. Le présent article sera repris et considérablement augmenté dans un article intitulé : *Les fonctions de la phénoménologie à l'égard des sciences de l'homme et des anthropologies philosophiques*, à paraître en 1976. Il forme d'ailleurs la conclusion d'un ouvrage terminé qui devrait paraître en 1976 ou 1977. — Sur différents problèmes propres aux sciences de l'homme aujourd'hui, nous nous permettons de renvoyer à nos articles déjà parus et particulièrement au suivant (où l'on trouvera la référence aux autres, p. 152, note 33) : *Conditions de possibilité d'une anthropologie totalisatrice et intégrative des diverses sciences de l'homme*, in *Laval théologique et philosophique*, 1970, pp. 29-56 et 147-166. Ajouter les articles suivants parus depuis 1970 : J.-D. ROBERT, *Aperçus sur des recherches actuelles relatives aux relations entre le scientifique et l'idéologique à l'œuvre dans les sciences de l'homme*, in *Tijdschrift voor filosofie*, 1970, 740-790 ; *Rapports du philosophique, de l'idéologique, du scientifique chez Althusser d'après ses écrits les plus récents* (1968-1970), in *Tijdschrift voor filosofie*, 1971, 279-382 ; *Autour d'Althusser*, in *AP*, 1972, 127-148, 611-648 ; *L'évolution actuelle de la problématique sociologique relative à l'idéologie d'après Monsieur Daniel Vidal*, in *TF*, 1972, 282-322.